

## DESCRIPTION

DE LA  
BIBLIOTHEQUEDE  
MERLEY.

*ingenuas didicisse Fideliter Artes  
Emollit Mores nec sinit esse feros.*  
Ovid.

**T**RACER l'origine & les progrès des con-  
noissances humaines, c'est, à peu de chose  
près, donner l'histoire de l'homme: entreprise  
hardie en quelque sorte, puisqu'on est exposé à  
une infinité d'opinions différentes.

Quelque personnes ont trop relevé la dignité  
de notre nature, tandis que d'autres en ont  
trop abaissée l'excellence réelle: ce qui peut  
provenir des différens époques dans lesquelles  
l'homme a été considéré. Quoique né avec de  
grandes facultés intellectuelles, il est réservé à  
sa propre industrie de les cultiver & de les per-  
fectionner,

fectionner, pour en tirer tout l'avantage qu'il doit attendre.

C'est ce qui ne peut pas s'effectuer tout d'un coup : la difficulté est en raison de son importance : la nation qu'un législateur entreprend de tirer de la grossièreté & de la barbarie, ne devient pas entièrement civilisée dans plusieurs siècles. Si donc nous sommes tombés dans quelques erreurs, en définant ces grands contours de la nature humaine, nous devons espérer qu'on nous les pardonnera, en faveur de la difficulté du sujet. Notre intention n'est pas d'offenser la religion ni l'humanité : & ce que l'on peut reprocher à l'homme dans son état de sauvage, ne porte pas sur la dignité qu'il acquiert sous les loix du Christianisme, & dans un gouvernement éclairé.

Hobbes & quelques autres écrivains ont fait une peinture effrayante de l'homme dans son état de nature. Un tel état, peut-être, n'a jamais existé. L'homme, destiné par un créateur sage & bienveillant, à remplir le premier rang dans notre univers, naît foible cependant, & incapable par lui-même des grandes choses pour lesquelles il est créé. Un puissant principe de crainte, mis dans son cœur pour devenir la base  
de





de la sociabilité, & le principal mobile de sa conduite future, le porte à se joindre à des créatures de sa même espèce, pour en être secouru dans ses besoins, & protégé contre les maux qui l'environnent. Ainsi, le principe social, si fortement imprimé en nous, semble dater son origine du premier moment où l'homme a été capable de réfléchir sur sa propre faiblesse; & il exclut l'idée de cette vie solitaire, ennemie de son espèce, pour laquelle on a tant insisté.

La plus petite société ainsi formée, produit de nouveaux rapports, de nouveaux agrémens, & introduit les premiers principes de civilisation.

Il y a bien des maux qui sont au dessus de toute la force & de toute la sagesse humaine.

Le tonnerre qui roule sur nos têtes, la terre qui tremble & s'ouvre sous nos pieds, les maladies qui affligent nos corps, les frayeurs qui troublent nos esprits, servent à nous convaincre qu'aucune puissance ici-bas n'est capable de nous assurer la santé, la sûreté, & la paix de l'ame.

Des effets nous sommes portés à remonter aux causes; & il est bientôt sensible que le même principe qui nous inflige ces maux, peut également nous en préserver. Ainsi l'idée d'un créa-

teur, de son pouvoir, de sa bonté, de sa providence, nous fournit dans nos malheurs une consolation & une espérance qu'il est impossible à la sagesse humaine de nous procurer.

Une parfaite égalité ne peut jamais subsister long temps, où il y a une société une fois établie. Des talens supérieurs, l'industrie, des incidents, produiront en peu de temps une distinction dans les rangs : & celui qui a obtenu la prééminence, se trouvant, par là, au dessus du châtiment des hommes, ne seroit que trop porté à attaquer son voisin qui est plus foible, si un principe, supérieur à tout pouvoir humain, ne le retenoit. Quoique celui qui est revêtu du pouvoir, ne soit comptable de sa conduite à aucun homme, un sentiment intérieur lui fait redouter le courroux d'un Dieu qu'il offense. Tel est le bien qu'opère ce grand principe de crainte : il retient l'oppresseur, & console l'opprimé.

La religion, par conséquent, peut être regardée comme la base de la civilisation ; & c'est sous ce point de vûe qu'on la considère dans cet ouvrage. Quoique les différentes espèces de religions que la ruse des politiques a introduites, & dont l'habileté humaine seule a tracé le plan, n'aient



n'aient pas atteint le degré de perfection, auquel la nôtre, établie par la Divine sagesse elle-même, est heureusement parvenue ; elles ont néanmoins un mérite considérable. En brisant la fierté naturelle de l'homme, elles l'ont disposé à renoncer, dans plusieurs circonstances, à son intérêt personnel, & à préférer le bien général de ceux avec lesquels il est uni. Elles l'ont, peut être, ainsi préparé insensiblement à goûter cette loi plus parfaite, quoique plus difficile, qui non seulement règle la conduite extérieure de chaque individu d'un état, ce qui étoit le but unique des premiers systèmes ; mais qui réprime encore ses desirs intérieurs, le mobile de ses actions.

La Bibliothèque dans laquelle l'ouvrage suivant est exécuté, a quatre-vingt quatre pieds de long, vingt-trois de large, & vingt-trois de haut, dont cinq pieds six pouces font pour la voussure. Au lieu d'une corniche, dont la faillie auroit pu nuire aux tableaux de la partie ceintrée, on a préféré une imposte, ornée très-élegamment, & qui est à dix-sept pieds six pouces du plancher. Les tablettes sont en bois d'Acajou. Toute la boiserie est richement travaillée suivant l'ordre Ionique. Elle n'a que treize pieds quatre

tre.

tre pouces de hauteur; ce qui donne au-dessus d'elle, & au-dessous de l'imposte, un espace considérable pour des bustes, &c. Entre les bustes, sur chaque corps de tablettes il y a un cartouche très-orné, où est écrit le genre de livres qu'elles contiennent. La lampe de la science, avec cette inscription, *Non extinguatur*, couronne le cartouche. Sur les deux cheminées, au dessus des tablettes, au lieu de la lampe, on a mis le chiffre du dessinateur, avec cette inscription, *Nullius in verba magistri*; & comme les cheminées empêchent de mettre des livres dans ces tablettes, on lit sur le cartouche la devise chérie : *Intus ut libet, foris ut mos est*. Sur l'autre tablette de la cheminée, & dans les endroits pareils, on a mis cette inscription, *Quid utile*; & au dessous, *Vixit bene qui latuit bene*.

Les médaillons sont séparés les uns des autres en compartimens, par des cariatides de jeunes gens. Elles partent du cordon au dessus de l'imposte, & vont se rendre aux compartimens de la partie plate du plafond, qu'elles sont faites pour soutenir, comme aussi pour séparer les médaillons. Tout l'ouvrage est exécuté en stuc.



De tous les différens systèmes de religion, établis par une politique purement humaine, le dessinateur n'en a employé que deux, savoir: ceux de Zoroastre & de Mahomet. Le premier nous présente la plus pure théologie payenne que nous connoissons. Il défend toute espèce d'inhumanité & il promet une vie future. Le mérite de l'autre est d'avoir tiré de l'idolâtrie un peuple barbare & nombreux, & d'avoir établi la croyance d'un seul Dieu, qui gouverne l'univers.

Zoroastre est placé dans la vouffure, dans un large médaillon oval, au bout de la Bibliothèque, au nord. Le médaillon est supporté, d'un côté par un ancien roi Perse, & de l'autre par un prêtre de la même religion. Le roi a un diadème sur sa tête, & un arc dans la main qui ne soutient pas le médaillon. Le prêtre tient un zodiaque dans la main qu'il a de libre. Zoroastre lui-même est debout devant un autel sur lequel il y a du feu. Il tient ouvert d'une main le *Shafab*, ou le Livre de sa Loi, dont les caractères sont vraiment Persiques, & de l'autre quelques baguettes, pour entretenir apparemment le feu sacré. Ces trois figures sont prises de la Persepolis de Le Bruyn, les seuls restes,

restes, à ce que l'on croit, de <sup>ce</sup> se culte, & que le Docteur Hyde a copié dans son traité de la Religion de Anciens Perles. Les figures sont à peu près de la petite taille : elles ont quatre pieds & demi de hauteur, & elles sont en *mezzo relievo*. Les médaillons sont placés sur un riche cordon au dessus de l'imposte, par ce moyen rien ne peut échapper aux yeux du spectateur qui est en bas. Tous les médaillons & toutes les figures de la voussure jouissent du même avantage. Les bordures des médaillons sont de la plus grande richesse.

Mahomet, appuyant la qualité de législateur par celle de conquérant, occupe l'autre bout de la Bibliothèque, au midi. Il réunit ces deux caractères ; car il tient d'une main l'Alcoran, dont les caractères sont Arabes, & propose sa loi ; dans l'autre est un cimenterre pour forcer à l'embrasser. Son Turban est orné sur le devant d'un croissant, & il est habillé précisément comme le sont aujourd'hui ses principaux descendants en Arabie. *Voyez les Cérémonies Religieuses de Picart*. Le médaillon est supporté d'un côté par un Tartare, qui tient un arc des flèches ; de l'autre par un soldat Turc, qui porte un hache d'armes. Ces caractères sont  
les



les deux grands soutiens de sa religion & de sa doctrine. (Voyez les habillemens du Levant par M. Ferriol, & les Voyages de Nieuburgh en Arabie.)

Moyse remplit le médaillon placé dans le centre sur la longueur du côté des fenêtres. A cause de sa situation, aussi bien que de son importance, on a été obligé de faire ce compartiment plus grand que les autres, qui sont aux deux bouts dans une place moins large. Il s'appuye d'une main sur les deux tables de la loi, & de l'autre il tient sa baguette. Adam supporte d'une main un des côtés du médaillon; dans l'autre il tient d'un air qui exprime sa douleur, la pomme, cet instrument fatal de sa ruine & de la nôtre : tandis qu'Eve de l'autre côté, montre du doigt le serpent qui se glisse entre ses pieds. Sa tristesse paroît grande ; mais sa beauté l'est davantage, & suffit presque pour excuser la foiblesse de son Mari. D'un côté de ces figures est le chandelier à sept branches, placé sur un feston ; de l'autre la table des pains de proposition. Ces deux morceaux sont pris de l'Arc-de-Triomphe de Titus à Rome, & par conséquent doivent être exacts. Sous chacun d'eux est une guirlande de branches de pal-

restes, à ce que l'on croit, de <sup>ce</sup> se culte, & que le Docteur Hyde a copié dans son traité de la Religion de Anciens Perses. Les figures sont à peu près de la petite taille : elles ont quatre pieds & demi de hauteur, & elles sont en *mexzo relievo*. Les médaillons sont placés sur un riche cordon au dessus de l'imposte, par ce moyen rien ne peut échapper aux yeux du spectateur qui est en bas. Tous les médaillons & toutes les figures de la voussure jouissent du même avantage. Les bordures des médaillons sont de la plus grande richesse.

Mahomet, appuyant la qualité de législateur par celle de conquérant, occupe l'autre bout de la Bibliothèque, au midi. Il réunit ces deux caractères ; car il tient d'une main l'Alcoran, dont les caractères sont Arabes, & propose sa loi ; dans l'autre est un cimenterre pour forcer à l'embrasser. Son Turban est orné sur le devant d'un croissant, & il est habillé précisément comme le sont aujourd'hui ses principaux descendants en Arabie. *Voyez les Cérémonies Religieuses de Picart*. Le médaillon est supporté d'un côté par un Tartare, qui tient un arc des flèches ; de l'autre par un soldat Turc, qui porte un hache d'armes. Ces caractères sont  
les



les deux grands soutiens de sa religion & de sa doctrine. (Voyez les habillemens du Levant par M. Ferriol, & les Voyages de Nieuburgh en Arabie.)

Moyse remplit le médaillon placé dans le centre sur la longueur du côté des fenêtres. A cause de sa situation, aussi bien que de son importance, on a été obligé de faire ce compartiment plus grand que les autres, qui sont aux deux bouts dans une place moins large. Il s'appuye d'une main sur les deux tables de la loi, & de l'autre il tient sa baguette. Adam supporte d'une main un des côtés du médaillon; dans l'autre il tient d'un air qui exprime sa douleur, la pomme, cet instrument fatal de sa ruine & de la nôtre : tandis qu'Eve de l'autre côté, montre du doigt le serpent qui se glisse entre ses pieds. Sa tristesse paroît grande ; mais sa beauté l'est davantage, & suffit presque pour excuser la foiblesse de son Mari. D'un côté de ces figures est le chandelier à sept branches, placé sur un feston ; de l'autre la table des pains de proposition. Ces deux morceaux sont pris de l'Arc-de-Triomphe de Titus à Rome, & par conséquent doivent être exacts. Sous chacun d'eux est une guirlande de branches de pal-

mier pour désigner la Judée, & remplir le compartiment.

Mais que les plans formés par la sagesse humaine seule sont peu capables de consommer ce grand ouvrage, une parfaite civilisation ! Zoroastre & Mahomet ont, sans contredit, du mérite, ils la portèrent à un degré considérable : cependant leurs systèmes nous présentent ces erreurs sans nombre qui sont l'appanage de l'imperfection humaine, & se ressentent à chaque pas de la foiblesse des mains qui les ont établis. Celui de Moyse n'étant destiné que pour un certain peuple & pour une époque particulière, quoique très-propre d'ailleurs à remplir les vûes de son auteur, n'est peut-être pas assez bien combiné pour l'intérêt du genre humain en général.

La Sagesse Divine enfin a daigné remédier à ces défauts, en nous composant elle même un système qui a plus avancé lui seul le grand œuvre de la civilisation, que tous ceux qui l'ont précédé n'auroient pu ensemble s'accomplir. On n'accusera donc pas le dessinateur de déroger à notre sainte croyance, s'il ose présenter dans cet ouvrage le grand auteur de notre religion comme le premier & le meilleur ami du  
genre

l. 22. pour l'accomplir liz. accomplir



genre humain. Son système est à la fois l'ouvrage de la suprême sagesse & de l'infinie bonté, & il renferme tout ce qui peut conduire l'homme à ce degré de perfection pour lequel Dieu l'a créé.

L'effet de cette loi sublime a donc été de civiliser nos mœurs, & de nous faire avancer dans les sciences d'un pas plus grand, plus rapide & plus sûr. Le monde, en général, peut se vanter aujourd'hui, d'avoir, même dans un degré supérieur, une immensité de connoissances utiles, dont un petit nombre d'endroits de la terre seulement, plus fortunés que les autres, ne possédoient autrefois qu'une légère portion. Puissent ces progrès devenir universels avec le temps ! Puisse l'homme, en apprenant ce qu'il doit à son créateur, connoître ce qu'il se doit à lui-même, & cultiver avec soin les principes de raison qui sont en lui !

En reconnoissance de ces bienfaits inestimables, Notre Sauveur est placé dans le compartiment le plus apparent de la Bibliothèque, en face des croisées. Il est caractérisé d'une manière convenable à sa dignité. Il est plein de grace & de douceur. D'une main, tournée en bas, il nous dissuade de donner une attention

trop sérieuse aux choses de ce monde ; de l'autre, tournée en haut, il nous exhorte à user des biens temporels, de manière à mériter une place dans ce royaume, pour lequel des facultés si supérieures semblent être principalement destinées. Deux anges en fonction supportent le médaillon, & par leur attention respectueuse ils donnent de la force aux préceptes de leur puissant maître. D'un côté, & sur un feston, on voit une coupe, & de l'autre des fonts baptismaux, les deux symboles de sa loi. Au dessous sont deux guirlandes de branches d'olivier, pour désigner la paix & l'amour de Dieu pour le genre humain.

L'homme ainsi rendu par les impressions de la religion susceptible d'être perfectionné, devient alors l'objet du soin des politiques. Connoissant l'obéissance qu'il doit d'abord à son créateur, il est préparé à obéir ensuite à ceux qui le gouvernent sur la terre.

Ces grands bienfaiteurs du monde sont en trop grand nombre pour recevoir chacun séparément les Louanges dues à l'utilité de leurs travaux. Ils devraient vivre éternellement dans la mémoire de compatriotes reconnoissans qui en recueillent les fruits. Il a fallu par conséquent



quent faire un choix, & représenter avec le plus d'étendue qu'il est possible quelques uns de ces grands génies, qui ont principalement contribué à policer les hommes.

Une partialité pour l'Angleterre, pardonnable dans un ouvrage Anglois, a porté le dessinateur à donner la préférence à Alfred, pour définir l'Europe en général, & l'Angleterre plus particulièrement. Il est habillé dans ce médaillon, d'après une ancienne statue de Charlemagne, conservée par Montfaucon dans ses monumens de la monarchie Françoise. Comme il n'existe pas de portrait ressemblant de ce grand législateur (car le prétendu tableau, qu'on en conserve à Oxford, doit être rejeté), c'est avec répugnance que nous avons pris ce parti ; mais comme ces personnages étoient à peu près contemporains, & qu'ils s'occupoient tous les deux du grand ouvrage de civiliser leur patrie, dans un tel embarras, nous n'avons pas cru pouvoir faire un meilleur choix. Le vêtement a quelques restes de l'habit Romain, qui a continué d'être porté, mais en s'altérant par degrés comme dans cette figure, par les grands hommes de ce pays, jusqu'au temps des Saxons. D'un côté du médaillon est une harpe, placé contre un  
vieux

vieux Chêne qui est Couvert de Gui; de l'autre côté, le fameux pavillon Danois, le Corbeau est mis en pieces & foulé aux pieds par le lion Britannique. Cela peut n'être pas de la plus stricte vérité; mais le blason doit ici se prêter un peu à la beauté, & la sévère exactitude céder à l'énergie. On fait que l'usage d'orner d'animaux les boucliers est fort ancien: le lion auroit pu décorer celui d'Alfred.

Confucius a le droit incontestable de faire honneur à l'Asie & à la Chine. Son habillement & sa figure sont tirés du P. Du Halde, qui dit que c'est le portrait véritable de ce grand-homme, quoiqu'il ressemble davantage à un missionnaire François habillé à la Chinoise. D'un côté est le Dragon Impérial avec sept Griffes. Ce qui caractérise immédiatement l'empereur; car dans les armes des princes du sang royal il n'a accordé que six griffes au dragon, cinq dans celles des vice rois, & quatre dans celles des Mandarins; maniere sage de diminuer le pouvoir de nuire, à proportion que l'envie de mal faire paroît augmenter, à raison de leur distance de la cour. De l'autre côté est une charrue, en commémoration de l'une des plus grandes fêtes de la Chine.



Car une fois l'année, à un jour fixé, l'empereur, avec toute la pompe de la magnificence orientale, laboure de ses mains royales une certaine portion de terrain. Chaque vice-roi dans sa principauté, chaque Mandarin dans son plus petit district, a ordre d'en faire autant, & avec la même solennité. Ainsi le plus grand honneur que l'on puisse rendre à l'agriculture, est employé par ce peuple sage, pour l'encouragement du premier & du plus utile de tous les arts. Le dessinateur, autant qu'il est en son pouvoir, étant un zélé Chinois sur cet article, a adopté avec plaisir une distinction accordé à son amusement favori; & il souhaite d'être fortement appuyé par le reste de ses compatriotes.

Osiris n'a point de concurrent pour l'Afrique & l'Egypte; car les caliphes qui fournissent quelques preuves éclatantes d'avoir protégé les sciences, sont trop récents pour faire époque dans l'expulsion de la Barbarie; & la jalousie de Rome a détruit jusqu'aux moindres vestiges de la sagesse des Carthaginois, & de leur gout pour les arts.

Osiris représenté fidèlement d'après Montfaucon, le comte de Caylus & autres auteurs, tient

tient d'une main le lotus, & de l'autre un fistre, instrument de musique. Un très beau sphinx orne un côté du médaillon, & le dieu Apis fait le pendant de l'autre côté. Comme la vérité est strictement observé dans le costume de toutes ces figures, nous avouons avec une sorte de douleur que celle d'Osiris, tout en donnant une idée vraie de son caractère, n'en fait pas concevoir une bien haute de l'élégance Egyptienne. Les arts ont été introduits & exercés de très bonne heure dans ce pays ; mais ils n'y ont acquis ni perfection ni beauté. La sculpture étoit employée à représenter des monstres, non des hommes ; & les objets de leur culte religieux semblent n'avoir acquis de considération qu'en proportion de leur affreuse laideur, & de la terreur qu'ils imprimoient. C'est donc avec beaucoup de peine que le dessinateur a pu tirer d'aussi amples matériaux, une figure humaine passable.

Mais si un pays, tant vanté par les sages de la Grèce, trompe notre attente ; nous en sommes bien dédommagés par les choses intéressantes que nous trouvons dans un autre, où nous devions moins espérer de les rencontrer. Le héros du Pérou, Mango Capac, supplée à tout ce  
qui



qui paroît manquer dans Osiris. Si Frézier n'a pas ajouté à ses originaux, jamais artiste de la Grèce n'a dessiné une figure plus élégante, plus pittoresque. Il dit avoir vu les portraits des douze premiers incas du Pérou, que l'on conservoit encore à Cusco de son temps. La figure que nous donnons est prise d'après son dessein, & de plus, perfectionnée d'après Garcilasso de la Vega. Il est à regretter que l'on ne connoisse pas plus parfaitement un système de politique & d'amélioration, qui donne tant de crédit à son illustre fondateur ; qui n'étoit pas établi sur des principes barbares d'agrandissement & de conquêtes comme paroît l'avoir été celui de Méxique ; mais qui étoit calculé pour faire réellement le bonheur d'un peuple nombreux, en introduisant toutes les commodités de la vie. D'un côté du médaillon de Mango Capac, qui désigne l'Amérique, est l'image du Soleil, dont il prétend descendre. Et certes il peut réclamer cette origine, puisque, semblable à son pere, il combloit son pays de bienfaits. De l'autre côté est le Guanico, ou Brebis du Pérou, animal à peu près particulier à ce climat, où il est d'un singulier service. Des pateres remplissent les espaces vides au dessous des festons, entre chacun de ces quatre médaillons.

A cette époque il est à supposer que les arts prennent naissance. Dans les premiers âges du monde on paroît ne s'être guère occupé que du soin de subvenir aux seuls besoins du corps. La religion & la politique humaine doivent avoir fait sentir leur pouvoir, long temps avant qu'on ait pu songer au raffinement & à l'élégance.

Les sociétés des hommes étant plus petites, peu de commodités leur suffisoient, parce qu'ils avoient peu de besoins ; mais ces sociétés s'étant accrues insensiblement, & ayant formé des établissemens plus vastes, de nouveaux besoins se sont découverts avec ces nouveaux établissemens, & il a fallu de nouvelles inventions pour y satisfaire.

L'esprit de l'homme ainsi mis en mouvement, animé & encouragé, doit travailler par degrés à rendre la vie plus gracieuse. De l'uni, du simple & de l'utile, la vanité fera naître le beau & l'élégant. Un grade supérieur exigera une décoration qui le distingue. Le sauvage doit être & est réellement satisfait de sa hutte ; mais dans les grandes sociétés policées, l'homme élevé par ses talens ou la fortune au dessus de ses concitoyens, sera bientôt empressé de montrer cette supériorité, & de l'annoncer au monde par quelque marque extérieure. Il est donc probable  
que



que nous devons tous nos raffinemens à l'orgueil, comme nous sommes redevables à la crainte de la première disposition à obéir, & de la civilisation qui s'en est suivie. Que les mots ne nous effrayent pas : bénissons plutôt ces principes dont nous ressentons les heureux effets ; & en les renfermant l'une l'autre dans les bornes qui leur sont dues, reconnoissons leur céleste origine, & considérons leur but principal.

Afin d'apporter autant de variété qu'il est possible dans une composition aussi considérable, le dessinateur usant lui même de la licence des poètes, a employé des figures de femmes pour exprimer les arts & les sciences. Leurs membres délicats font un agréable contraste avec les formes musculeuses des hommes, & donnent encore un nouveau mérite aux sujets qu'elles représentent.

Les deux arts que l'on a choisis sont la peinture & la sculpture. Dans le médaillon de la première il y a un chevalet, à côté de la figure, où est esquissée l'histoire d'Alexandre domptant Bucéphale. L'auteur n'a pas voulu, même dans un sujet indirect, s'écarter du but général qu'il s'est proposé : car il prétend démontrer que l'éducation & la culture peuvent soumettre les

naturels les plus féroces, & les rendre capables de faire le bien de la société, au lieu d'en être les fléaux. La sculpture, dans l'autre médaillon, est occupée autour d'un buste d'Alexandre; le caractère de cette figure, quoique féminin, porte un certain air de Rudeffe, convenable à son genre de travail.

Les deux sciences que l'on a préférées, comme renfermant plus généralement toutes les autres, sont la géographie & l'astronomie, qui d'ailleurs nous rappellent la terre & les cieux. La géographie, appuyée sur un globe, montre avec le doigt la Grande Bretagne. L'astronomie a une main élevée, & paroît observer la position d'une étoile qu'elle a remarquée sur la sphère où son autre main est appuyée. Pour varier d'avantage, on a placé ces quatre femmes dans des bordures carrées (les hommes sont dans des bordures ovales), & elles sont toutes aussi belles & aussi élégantes, que l'antique, & que l'imagination de l'habile artiste, Mr. Collins, a pu les faire.

Les idées, jusqu'à présent, sont isolées, quoique fortement liées l'une avec l'autre, & elles suivent dans leur marche les progrès de l'esprit humain. Il faut à présent faire voir  
comment



comment elles se combinent pour agir sur la société. C'est ce que l'on a essayé de faire dans cinq compartimens qui remplissent la partie plate du plafond. Trois de ces morceaux sont ovales, les deux autres sont carrés, & on les a entremêlés.

Dans le premier, le dessinateur a représenté l'état le plus grossier de l'homme. Une petite famille, sortie probablement d'un père commun, donne l'image déplaisante de la vie sauvage. Tout rebutant qu'il paroisse au raffinement moderne, ce sujet n'est pas le plus hideux que l'on auroit pu choisir ; mais alors cette image auroit choqué dans un ouvrage composé pour nous faire aimer notre existence. Celui-ci, que nous avons préféré, a quelque chose d'assez désagréable pour réveiller notre admiration, & la porter vers ces hommes extraordinaires qui nous ont tirés d'une condition si humiliante. Le lieu de la scène est sur la côte de la Patagonie. Un homme & une femme vêtus de peaux jettées lâchement sur leurs épaules, viennent de la mer & retournent à une méchante hutte couverte seulement de branches d'arbres. Dans une petite panier que l'un d'eux porte, il y a quelques poissons, chétive provision du repas qu'ils vont faire.

faire. Un petit garçon les suit avec quelques brins de bois pour accomoder ce mets frugal. Dans la hutte il y a un homme & une femme avec un enfant à son sein. La femme est assise & grille sur le feu des coquillages, qui semblent avoir été toute la provision qu'ils possédoient, avant que les voyageurs leur eussent apporté quelques objets de luxe pour les augmenter. L'homme est assis dans la hutte, un peu à côté de la femme, & tient à sa main son arc infortuné, instrument précaire de sa chasse. Le feu cependant semble le consoler de son peu de succès : & il jouit au moins d'une des plus grandes satisfactions du malheureux, de la chaleur. Quelques arbres petits & presque nus sont autour de la hutte ; ils dénotent la rig<sup>eu</sup>ueur du climat, & avec quelques rochers pendans le long de la côté, ils annoncent le pays le plus inculte. Sur la mer il y a un radeau & un canot où est un homme qui pêche. Ce sont là, peut-être, les premiers idées de la navigation ; & c'est d'un commencement aussi foible que la Grande Bretagne est venue à bout, par degrés, de dominer sur un élément, dans lequel l'homme paroïssoit d'abord ne devoir pas exister un moment. La vérité & l'élégance de ces figures seront  
suffisam-



suffisamment établies, quand on saura qu'elles ont été données au dessinateur par M. Banks lui-même.

Le deuxième compartiment, dont le sujet est pris de Otaïti, augmente notre goût pour la société. Nous y trouvons un culte religieux, une subordination de rangs établie. Non-seulement on y a pourvu abondamment aux premiers besoins de la vie ; mais on y apperçoit même un commencement d'élégance. La danse & la musique d'Otaïti nous rapellent les premiers principes d'un art qui a produit un Handel, & qui a fondé le Panthéon. Le pauvre fluteur de ce tableau a senti la force de l'harmonie, avant que Purcel ait vu le jour ; & l'air animé, quoiqu'un peu gauche, de la danseuse faisoient les délices de la cour d'Obérée, avant qu'il ait paru une Heinel. Les colonnes grossières de ce palais sauvage étoient même ornées d'un chapiteau naissant, longtemps avant qu'une architecture régulière ait donné à la religion une nouvelle force par ses superbes édifices.

Devant un bâtiment considérable qui paroît être le palais d'Obérée, ou le lieu principal de la ville, on voit cette reine assise avec un panier sur ses genoux, rempli de petits poissons, de fruits.

fruits-de-pain, &c. Un chien, met favori & recherché dans la cuisine Otaïtienne, est à ses pieds. Le fluteur est debout à l'un de ses côtés ; de l'autre un tambourin accompagne le fluteur, & anime la danse vive & gaie d'une jeune fille, qui étend ses membres pour plaire à Obérée : tandis que le prêtre Omai (d'après le portrait de Bartolozzi), avec une gravité sacerdotale, & par dessus l'épaule d'Obérée, regarde également & le panier rempli de provisions, & la jeune fille qui danse. Les piliers qui soutiennent l'édifice ont évidemment une espèce de chapiteau. Quoique informe, c'est un premier pas de fait vers l'élégance, qui ne cède peut être pas aux plus anciennes productions de l'architecture Egyptienne. Il indique un goût naissant pour les arts, goût qui se retrouve encore dans d'autres morceaux de sculpture Otaïtienne. M. Banks a fourni à l'auteur ce dessin précieux ; autorité suffisante pour en prouver l'authenticité : & si nos deux tableaux ont un peu de mérite, ils le doivent surtout à cet ami obligant. Un grand arbre à pain, avec du fruit à ses branches, accompagne le bâtiment d'un côté : de l'autre, & sur le même plan, est un cocotier. Ces deux arbres, finis avec le plus grand



grand soin, ont donné à l'artiste le moyen d'enrichir son paysage de deux sujets vraiment pittoresques. Dans le fond sont plusieurs plantains & un morai. Il y a aussi une sorte de pyramide, qui, suivant notre intelligent voyageur, indique quelque lieu consacré à la religion. Le paysage représente un terrain en pente douce sur le bord de la mer, où un double canot, (belle & grande différence du canot simple & du radeau), destiné pour la guerre, & rempli d'hommes, vient aborder, peut-être avec l'intention mal faisante de troubler cette félicité champêtre. Triste preuve de l'imperfection humaine ! faut-il que les progrès les plus grands dans les sciences, au lieu de nous procurer toujours un avantage réel, augmentent quelque fois la somme de nos maux ?

Nous avons appris des Grecs à révéler la sagesse de l'Egypte ; mais le compte exagéré qu'ils ont rendu de ce pays, prouve peut-être plus évidemment qu'ils venoient eux-mêmes d'être tirés de la Barbarie, & non pas que les talents des Egyptiens fussent supérieurs. Il n'est pas douteux que les hautes sciences furent connues chez eux de très-bonne-heure ; mais elles paroissent avoir été très lentes à s'y perfectionner,

E

fectionner, comme nous avons vu depuis à l'égard de la Chine. Ces peuples n'eurent jamais ni goût ni élégance. Leurs grands ouvrages étoient des productions du travail & non du Génie : & tandis que nous admirons la force qui a élevé ces masses énormes, nous ne pouvons que gémir sur le mauvais goût qui en a donné le plan. Elles ont été construites pour durer ; mais en parvenant à ce but, elles n'ont servi qu'à transmettre à la postérité des preuves indubitables du peu de progrès de l'Egypte dans les beaux arts. Elle mérite néanmoins d'occuper le troisième rang dans l'ordre de nos connoissances ; & elle marque d'une manière distinguée les pas qu'elles ont fait, depuis l'état où nous les avons laissées en Otaïti.

Le sujet que l'on a traité est Sésostris ordonnant les embellissemens de la ville de Thébes, à son retour en Egypte, après ses grands conquêtes dans l'Inde. Ce roi est à cheval, & il sort par une des portes de la ville. Plusieurs gardes sont à sa suite : il y en a un qui le précède. Leurs habillemens sont autant variés qu'un sujet aussi peu riche a pu le permettre : ils sont pris du tableau d'Isis que l'on conserve dans le palais du roi de Sardaigne à Turin.

Plus



Plus on a eu d'attention à observer la convenance, moins on a pu avoir égard à la grace. Cependant les bâtimens, surtout ceux qui se trouvent sur le devant, sont pittoresques, & font quelque plaisir. Les habillemens même, sans prêter à la beauté, ont quelque chose de rare & de singulier. La porte est copiée d'une ruine d'Essène dans la haute Egypte; elle est assez parfaite, & elle nous a été donnée par Norden & Pococke, sur une échelle assez grande, pour que l'artiste ait pu faire paroître les plus petits ornemens de l'architecture Egyptienne, surtout dans le chapiteau d'une colonne. Dans une tablette, au dessus de la porte, on voit un sacrifice à Isis. Comme le valet qui précède Sésostris vient à passer, un Crocodile, caché dans une touffe de Juncs, lève sa tête. Ce petit incident fait peur à l'homme, & donne à sa figure une très forte expression : il cause aussi quelque frayeur au cheval de Sésostris. Sur les têtes des lances que portent les gens de la suite, on voit plusieurs animaux. L'Eléphant distingue celle du conquérant de l'Inde. A côté de l'homme qui est épouvanté par le Crocodile, il y a un obélisque couverte d'hiéroglyphes véritables, au bas duquel est l'oiseau Ibis. Le tout est bien

fini & très-distinct ; à une petite distance, dans le milieu du tableau, on voit un temple Egyptien, d'après Pococke & Norden, dans lequel sont des Prêtres qui nourrissent le Dieu Apis. Ce temple, sans parler de l'ornement qu'il fait par lui-même, sert à distinguer le devant du fond du tableau, où il y a plusieurs pyramides ; & plus près du point de vûe, on remarque la Statue de Memnon, dont la grandeur est bien déterminée par plusieurs figures d'hommes & de femmes qui la regardent. Sur la même ligne que Memnon, est le fameux Sphinx.

De l'Egypte nous passons à Athènes, la quatrième période des sciences. Après avoir franchi les dégoûts que présentent les connoissances humaines dans la barbarie & dans l'enfance, le spectateur a droit de s'attendre à quelque chose de plus intéressant. Si l'auteur ne parvient pas à plaire, il ne peut point s'excuser sur la disette des matériaux, quoiqu'il puisse alléguer la difficulté du choix. Il parcourt un terrain rebattu par les savans, très-bien connu de l'observateur intelligent, dont l'indulgence lui fait espérer une critique moins sévère.

Dans le grand nombre d'hommes célèbres, qui en se distinguant eux-mêmes ont illustré  
leurs



leurs pays, celui dont le caractère paroît convenir le mieux au dessein de l'auteur est Périclès. Savant dans l'art de la guerre, orateur consommé, ministre habile d'une république très difficile à gouverner, il mit le comble aux obligations que lui avoit sa patrie, en y introduisant l'élégance des beaux arts, enfans de la paix ; & par-là cette ville devint l'admiration de toute la Grèce, comme elle en avoit été auparavant la terreur. Par cette infinité de bâtimens nouveaux & magnifiques, qu'il érigea sous la direction de Phidias, il fit autant d'honneur à Athènes, que par ses grandes conquêtes il lui avoit acquis de gloire.

Périclès est assis sur une chaise de forme antique, devant le Temple de Minerve. Phidias est debout à son côté, & lui montre le plan géométral du propylée, qui est soutenu par un esclave, & dont l'inscription est en caractères Grecs. Un peu derrière Périclès, & de chaque côté, on voit un poëte lyrique & un poëte comique, couronnés de laurier, marque de la victoire qu'ils viennent de remporter aux jeux. Le poëte lyrique, avec une harpe à la main, est pris d'une médaille de Damon, qui sous l'apparence d'enseigner la musique à Périclès, l'instruit

l'instruit dans les plus profonds mystères de la politique. Le poëte comique, avec un ancien masque à la main, est emprunté d'une médaille d'Aristophane. Il n'est parvenu jusqu'à nos jours aucun portrait ressemblant de Périclès, quoiqu'il dût s'en trouver une quantité dans Athènes. Pour donner à cette période un nouveau lustre, en montrant que la philosophie y étoit cultivée, on a introduit sur la scène Socrate & son élève Alcibiade qui viennent faire une visite à Périclès. Leurs portraits sont d'après des médailles. Ils ont ici chacun un rôle. Le premier figure avec son ennemi juré, & trop heureux, Aristophane; le second développe l'ambition prématurée & l'esprit entreprenant d'un jeune homme qui soupire après la grandeur, & brave tous les dangers. Car Plutarque nous apprend qu'Alcibiade allant pour voir Périclès, précisément comme ces ouvrages venoient de finir, on lui refusa l'entrée, sous prétexte que Périclès étoit occupé à dresser l'état des fonds publics qu'il avoit employés à ces travaux. Dites à votre maître, répondit Alcibiade, qu'il lui seroit plus avantageux d'examiner comment il pourroit éviter de rendre absolument aucun compte.

La

*esprit l. esprit. l. 15.*



La muraille de la ville sépare d'une manière heureuse le fond du tableau d'avec le devant. D'un côté, sur la gauche, est l'acropolis, ou la citadelle d'Athènes, ornée de bâtimens, dont le principal est le propylée, pris d'après le Roy. Sur le haut de la muraille de la citadelle est la fameuse Statue de Minerve, & la Grotte du Dieu Pan est au pied. Le Temple des Vents remplit le milieu du fond, qui est terminé de l'autre côté par le Temple de Minerve devant lequel Périclès est assis. Comme ce dernier bâtiment s'avance sur le premier plan, il est supérieure-ment fini, & il s'élève à peu près jusqu'au haut du compartiment de ce côté-là. On ne peut pas savoir mauvais gré à l'auteur d'insister sur le mérite de cette composition, puisqu'il convi-ent d'en être redevable, pour la plus grande par-tie, au goût décidé de M. Stuart pour l'Atticisme.

Tout étrange que cela paroisse, rien ne prouve mieux la supériorité de notre nature, que la lenteur de nos progrès dans les sciences. S'il a fallu des siècles pour tirer l'homme de la Bar-barie, quel doit être le temps nécessaire pour former son esprit, & le porter au plus haut degré de perfection qu'il puisse atteindre? Ce grand ouvrage peut-être n'est pas encore entière-ment

l'instruit dans les plus profonds mystères de la politique. Le poëte comique, avec un ancien masque à la main, est emprunté d'une médaille d'Aristophane. Il n'est parvenu jusqu'à nos jours aucun portrait ressemblant de Périclès, quoiqu'il dût s'en trouver une quantité dans Athènes. Pour donner à cette période un nouveau lustre, en montrant que la philosophie y étoit cultivée, on a introduit sur la scène Socrate & son élève Alcibiade qui viennent faire une visite à Périclès. Leurs portraits sont d'après des médailles. Ils ont ici chacun un rôle. Le premier figure avec son ennemi juré, & trop heureux, Aristophane; le second développe l'ambition prématurée & l'esprit entreprenant d'un jeune homme qui soupire après la grandeur, & brave tous les dangers. Car Plutarque nous apprend qu'Alcibiade allant pour voir Périclès, précisément comme ces ouvrages venoient de finir, on lui refusa l'entrée, sous prétexte que Périclès étoit occupé à dresser l'état des fonds publics qu'il avoit employés à ces travaux. Dites à votre maître, répondit Alcibiade, qu'il lui seroit plus avantageux d'examiner comment il pourroit éviter de rendre absolument aucun compte.

La

*esprit l. esprit. l. 15.*



La muraille de la ville sépare d'une manière heureuse le fond du tableau d'avec le devant. D'un côté, sur la gauche, est l'acropolis, ou la citadelle d'Athènes, ornée de bâtimens, dont le principal est le propylée, pris d'après le Roy. Sur le haut de la muraille de la citadelle est la fameuse Statue de Minerve, & la Grotte du Dieu Pan est au pied. Le Temple des Vents remplit le milieu du fond, qui est terminé de l'autre côté par le Temple de Minerve devant lequel Périclès est assis. Comme ce dernier bâtiment s'avance sur le premier plan, il est supérieurement fini, & il s'élève à peu près jusqu'au haut du compartiment de ce côté-là. On ne peut pas savoir mauvais gré à l'auteur d'insister sur le mérite de cette composition, puisqu'il conviendrait d'en être redevable, pour la plus grande partie, au goût décidé de M. Stuart pour l'Atticisme.

Tout étrange que cela paroisse, rien ne prouve mieux la supériorité de notre nature, que la lenteur de nos progrès dans les sciences. S'il a fallu des siècles pour tirer l'homme de la Barbarie, quel doit être le temps nécessaire pour former son esprit, & le porter au plus haut degré de perfection qu'il puisse atteindre? Ce grand ouvrage peut-être n'est pas encore entièrement

ment accompli ; mais quand nous réfléchissons sur ce pauvre sauvage de la côte de la Patagonie, quelles actions de grâces n'avons nous pas à rendre à l'auteur suprême qui nous a doués de talens si supérieurs ! Quelle reconnoissance ne devons nous pas témoigner à ces hommes extraordinaires, qui ont été les instrumens de sa Providence, & qui ont mis en œuvre ces mêmes talens pour faire le bonheur de leurs semblables ! Nous qui jouissons maintenant de ces avantages, réjouissons-nous de les posséder pleinement sous un prince & un gouvernement attentif à les étendre & à les augmenter ; & dans les différens états où nous sommes placés, contribuons de tout notre pouvoir à seconder & à remplir des vûes aussi nobles.

C'est avec un singulier plaisir que l'auteur se croit autorisé de donner à sa propre patrie la préférence, pour représenter cette dernière période de notre nature, qui est en même temps la plus intéressante. On peut dire sans partialité qu'aucun pays n'a plus contribué à l'avancement des sciences que la Grande Bretagne : qu'il n'est aucun pays, où l'esprit humain débarrassé de toute entrave, puisse cultiver ses facultés avec plus de liberté, & développer ses ressorts

pour 24. lisez 32. 4<sup>e</sup> de page,  
attentif - attentifs. l. 13.



ressorts avec plus d'avantage. Si l'auteur se dé-  
 fioit de ses talens, & craignoit de déplaire en dé-  
 crivant Athènes, à plus forte raison doit-il être  
 incertain du succès, en offrant à des yeux An-  
 glois des sujets qui leur sont si familiers. En  
 manquant son but il seroit sensiblement affecté,  
 d'autant plus que le plaisir qu'il espéroit donner,  
 & qu'il a, au moins, senti lui même, en composant  
 ce dernier morceau, l'a soutenu au milieu de la  
 sécheresse & quelquefois même du dégoût d'un  
 grand nombre de sujets dans les autres.

Pour mettre en scène des caractères qui ne  
 sont pas contemporains, il a été nécessaire d'user  
 d'allégorie. Le protecteur des arts, l'auteur de  
la félicité de notre nation, notre excellent  
prince, actuellement régnant, vêtu de ses habits  
 royaux, (d'après un portrait) est introduit dans  
 le Temple de la Renommée, par la Grande Bre-  
tagne, sur le bouclier de laquelle est la Croix  
de S. George. L'architecture de ce temple est  
 de l'ordre Corinthien ; il est divisé par arcades,  
 & entre les colonnes on apperçoit la Tamise &  
 la cité de Londres. Le roi paroît étonné & fa-  
 tisé à la vûe de plusieurs grands hommes qui  
 ont fait honneur à l'Angleterre. Leurs diffé-  
 rentes groupes sont très-variés, & ils sont pré-  
 sentés,

sentés, à ce que l'on croit, d'une manière expressive. Immédiatement devant la Grande Bretagne est le chevalier François Drake, tenant une carte des grandes découvertes qu'il a faites dans son voyage autour du Globe. Sur la partie la plus apparente de cette carte, on lit : *Nouvelle Angleterre*. Cette découverte paroît intéresser my lord Burghly, qui l'examine attentivement, ayant une main sur l'épaule de Drake, & qui envisage toute l'importance dont elle doit être pour sa patrie. Ces deux figures sont faites d'après des portraits ressemblans, comme le sont aussi toutes celles de ce compartiment. Elles sont habillées d'une manière pittoresque, & à la mode de leur temps. Un peu de côté & sur le devant, on voit les chevaliers Isaac Newton & François Bacon, assis tous les deux. Celui-ci, dans sa robe de chancelier, regarde avec attention une sphère, sur la quelle Newton lui explique les grandes découvertes que l'on a faites dans les sciences, en conséquence des principes qu'il a établis pour diriger les savans dans leurs recherches. Newton a une robe de-chambre, pour désigner l'étude. Milton est debout, appuyé sur la chaise de Bacon, & il a le visage tourné vers le ciel. Dé-

tourne-



tourne-t-il les yeux de dessus le roi, ou invoque-t-il son Uranie? C'est ce que l'auteur a laissé dans le doute.

*Enlevé par toi, j'ai osé pénétrer dans le plus haut des cieux, & quoiqu'habitant de la Terre, j'ai respiré l'air de l'Empereur.*

Dans l'une des arcades on voit M. Locke & Inigo Jones. Celui-ci tient à la main le plan de White-hall, tandis que l'autre lui fait remarquer l'église de S. Paul. Cet edifice est fini avec le plus grand soin, & on le distingue parfaitement à travers l'arcade: ainsi, quoiqu'indirectement, nous rendons honneur à Christophe Wren, comme au digne successeur de l'habile artiste qui a illustré le premier l'architecture en Angleterre.

Dans les espaces vides sur les arcades, il y a des trophées composés uniquement d'inventions modernes, d'horloges, de Bouffoles, de Baromètres, de Prismes, d'un tube de Torricelli, &c.

A travers l'autre arcade on apperçoit le monument & divers bâtimens moins considérables. On voit aussi une petite partie de la Tamise, sur laquelle on remarque plusieurs incident qui

F 2

annoncent

pour l'Empereur l'Empire l. 6.  
 pour vides vuides 7.  
 pour Torricelli l'horloge l. 20.  
 pour incident incidents l. dernière

annoncent un grand commerce. Au bout, par une large ouverture, on découvre une partie plus considérable de cette rivière, avec plusieurs vaisseaux, qui marquent les grands progrès qu'a fait la navigation. La tour & d'autres bâtimens terminent la Tamise de ce côté-là. Appuyé sur la balustrade, l'ingénieux artiste, M. Collins, qui méritoit bien une place dans le temple, s'est représenté lui-même, mais comme y jettant simplement un coup d'œil, & considérant les grands hommes dont il est un si digne émule. Car s'il y a quelque mérite dans cet ouvrage difficile & compliqué, l'auteur avoue qu'il en est redevable à l'habileté singulière de M. Collins. Il peut y avoir plusieurs ~~fautes~~ dans la composition; mais il n'y en a aucune dans l'exécution.

Dans les quatre angles, qui, par l'irrégularité de leur forme, ne sont pas susceptibles d'aucun autre ornement, une canne à sucre forme plusieurs contours agréables par la souplesse de sa tige & la flexibilité de ses feuilles. Quoique cette plante n'ait aucun rapport aux sciences, ~~comme elle a procuré à l'auteur des richesses, X~~ ~~elle lui a donnée~~ les moyens d'exécuter son plan, ~~il est juste, donc, qu'il en parle avec éloge.~~

D'ailleurs

*c'est la Source qui a fourni à l'Auteur, et de  
faire leur Eloge.*

*lui soit permis <sup>donc</sup> de rendre à elle cet léger Tribut de sa  
reconnaissance*



D'ailleurs elle mérite bien la place qu'elle occupe, puisqu'elle la remplit d'une manière avantageuse.

Dans toutes ces compositions on a eu soin d'employer les incidents capables de repandre un lustre sur les mœurs. Par cette attention, les sujets deviennent intéressants en même temps qu'ils instruisent, les figures acquièrent du sentiment en acquiesçant de l'action; & l'on se rappelle plus volontiers les traits d'histoire qui ont fait plaisir en les lisant.

Les deux devants-de-Cheminée, dans le rang modeste qu'ils occupent, suivent toujours l'idée favorite. Car l'un est l'histoire d'Archimède tué à la prise de Syracuse; d'un côté est le Buste d'Apollon en petit, de l'autre, celui de Minerve. l'autre morceau représente Alexandre, qui fait ferrer les ouvrages d'Homère dans une Cassette très-riche, trouvée parmi les dépouilles de Darius: d'un côté est le buste de Mercure, l'inventeur des lettres, de l'autre, celui de Venus, pour signifier que la politesse & les grâces doivent toujours accompagner l'érudition. Il est inutile de donner au spectateur instruit un détail plus circonstancié des sujets que renferment ces deux tableaux.

Pour

*pour acquiesçant. l. acquiesçant*

Pour manquer le moins qu'il est possible à la convenance, les deux dessus-de-porte qui sont les deux seules places vides de la Bibliothèque, sont encore traités d'après le plan général. De ces deux tableaux l'un représente la science dans son état le plus florissant. Un groupe de Philosophes fait un sacrifice à Minerve, précisément devant son temple, sous le portique duquel sont plusieurs autres, qui conversent de différentes manières. Sur la gauche du tableau est la statue de Thésée. Au delà de la baie d'Athènes, où sont plusieurs vaisseaux Grecs, (celui qui est sur le devant attend les philosophes pour les reconduire), on voit cette ville puissante, ornée d'édifices magnifiques, d'arcs-de-triomphe, &c, le temple des vents, situé sur une petite éminence, & entouré d'arbres, remplit le milieu du terrain. Dans l'éloignement on apperçoit une campagne délicieuse.

Mais que le second tableau est un revers bien triste du premier ! Il représente la ruine des arts & des sciences. Cette Cité, si fameuse & si fière, maintenant entre les mains des Turcs, nous apprend à gémir sur le peu de durée de la gloire & de la célébrité qu'on acquiert dans ce monde. Ce temple autrefois l'orgueil d'Athènes,

*vides* l. 3  
*pour philosophes.* l. 7  
*Thésée* l. 11



d'Athènes, ne présente aujourd'hui que de colonnes brisées, des chapiteaux démembrés. Le lierre & les ronces laissent à peine voir le peu qui reste de ses murailles. La terre est jonchée de héros tronqués, mis en tas çà & là, de débris de Piedestaux, dont l'un, sur lequel on lit encore Ἄνδρος Ἀθανάτου, sert de siège à un Turc pour fumer sa pipe. Leçon bien mortifiante pour la vanité humaine ! Deux voyageurs Européens considèrent ces ruines d'un œil curieux. L'un d'eux médite sur le triste spectacle qui s'offre à sa vue. L'autre est acosté par une fille Grecque, habillée de blanc d'une manière très pittoresque, & qui tient un enfant sur ses bras : elle semble le supplier de lui faire l'aumône. Un troisième, qui peut être le capitaine de leur vaisseau, regarde avec moins de curiosité les objets qui l'entourent. Plusieurs Turcs sont occupés à charger leurs faïques dans la baye. Il y en a un qui met en pièces un beau torse pour le faire servir, à l'usage le plus vil ; tandis que son compagnon est assis, avec une stupide indifférence, sur le buste qui lui appartient.

Une mosquée est à la place du temple, & au lieu d'un sacrifice à Minerve, ce sont des funérailles Turques. Dans l'éloignement, l'autre

tre côté de la baye est terminée par le port d'Athènes, devant lequel sont plusieurs saïques, des temples ruinés, &c. & le tout annonce un pays sauvage.

Tous les objets sont calculés dans ce tableau, pour nous porter à faire les plus sérieuses réflexions sur la décadence des sciences, & pour exciter le spectateur à être bien attentif à conserver cette portion considérable de connoissances, dont la providence & les efforts réunis de plusieurs grands hommes nous ont enrichis.

Puisse la Grande-Bretagne ressembler éternellement au premier tableau ! Ou si jamais elle vient à dégénérer, que ce soit dans des temps bien éloignés, & puisse alors le second tableau n'être pas son image ! *Esto perpetua !*

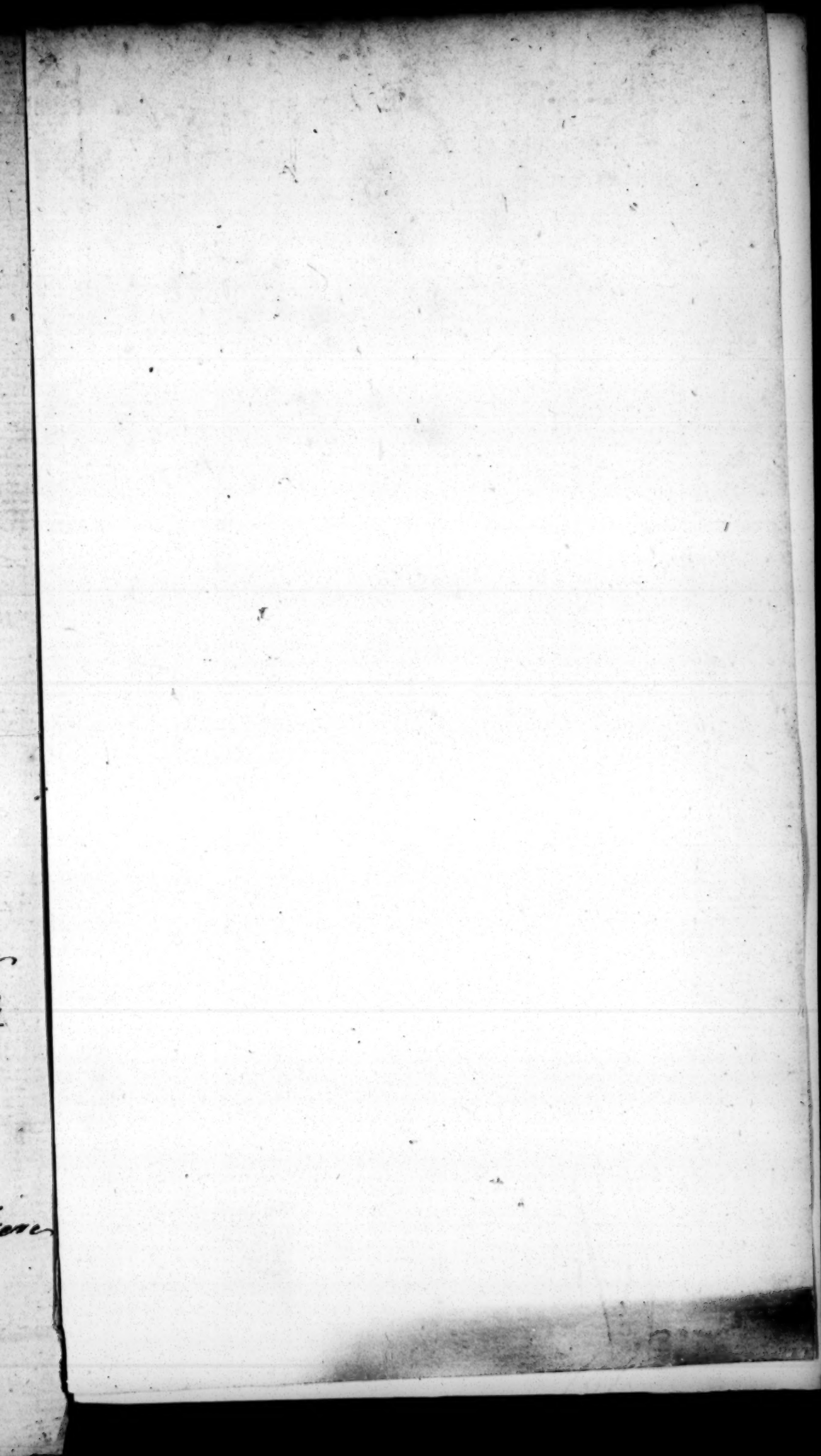


Errata

F I N

bours. <u>peu</u> .	lisez <u>peut</u> .	p. 2. l. 14.
<u>cre</u>	<u>Erea</u>	3. l. dernière.
<u>se</u>	<u>ce</u>	8. l. 1
<u>vides</u>	<u>ouides</u>	17. l. penult.
<u>mouvement</u>	<u>mouvement</u>	18. l. 16.
<u>desinatour</u>	<u>Desinateur</u>	19. l. 12.
<u>doight</u>	<u>doigt</u>	20. l. 13.
<u>riquer</u>	<u>rigueur</u>	22. l. 16
<u>genous</u>	<u>genoux</u>	23. l. dernière
<u>autac</u>	<u>autre</u>	24. l. 4
<u>tablea</u>	<u>tableau</u>	28. l. 2.
<u>introduissans</u>	<u>introduisant</u>	29. l. 5
<u>puisqu'il</u>	<u>puisqu'il</u>	31. l. 16





trois côtés de la baie est terminée par le port  
d'Athènes, devant lequel sont plusieurs saïques,  
des temples ruinés, &c. & le tout annonce un  
pays sauvage.

Tous les objets sont calculés dans ce tableau,  
pour nous porter à faire les plus sérieuses réflexi-  
ons sur la décadence des sciences, & pour exci-  
ter le spectateur à être bien attentif à conserver  
cette portion considérable de connoissances, dont  
la providence & les efforts réunis de plusieurs  
grands hommes nous ont enrichis.

Puisse la Grande-Bretagne ressembler éter-  
nellement au premier tableau ! Ou si jamais  
elle vient à dégénérer, que ce soit dans des  
temps bien éloignés, & puisse alors le second  
tableau n'être pas son image ! *Esto perpetua !*



# Errata

F. I. N.

bons. <u>peu</u>	lirez <u>peut</u>	p. 2. l. 14.
<u>cre</u>	<u>crea</u>	3. l. dernière
<u>se</u>	<u>ce</u>	3. l. 1
<u>vides</u>	<u>ouides</u>	17. l. penult.
<u>mouvement</u>	<u>mouvement</u>	18. l. 16.
<u>designateur</u>	<u>designeateur</u>	19. l. 12.
<u>doigt</u>	<u>doigt</u>	20. l. 13.
<u>riguer</u>	<u>rigueur</u>	22. l. 16.
<u>genoux</u>	<u>genoux</u>	23. l. dernière
<u>autre</u>	<u>autre</u>	24. l. 4.
<u>tableau</u>	<u>tableau</u>	28. l. 2.
<u>introduisant</u>	<u>introduisant</u>	29. l. 5.
<u>puisqu'il</u>	<u>puisqu'il</u>	31. l. 14.



